

Didier Laroque, *Passage à Trèves, les dernières nuits de Marc-Aurèle*, La Coopérative, janvier 2026.

L'objet de la psychanalyse est fort étrange, car il est abstrait, c'est-à-dire qu'il n'a en dernière instance aucune détermination. Le sujet de la psychanalyse est déroutant, lui aussi, puisqu'il n'est qu'en *aphanisis* : la seule chose qu'on puisse dire de lui est qu'il aura été.

Pour prouver l'efficacité de la psychanalyse, attaquée ces dernières années, sans hasard aucun, comme jamais auparavant, il suffirait de prouver à nouveau frais les effets de la parole sur la destinée humaine. Il suffirait de laisser entendre que l'être parlant est l'être responsable, seul parmi tous, d'être le porteur de la parole - *logos*.

L'idéologie qui veut la mort de la psychanalyse au fond est très simple, pour ne pas dire simpliste, son but est d'éradiquer une bonne fois pour toutes le sujet – dans éradiquer il y a « rat ». C'est le scientisme contemporain des postmodernes, la pseudo-pensée qui attaque sans relâche aussi la religion catholique.

De quel sujet s'agit-il néanmoins d'attester la supposée mort ? Non pas du sujet du droit, de l'individu, ni même du sujet de la philosophie, celui de la connaissance, mais du sujet de la science, du sujet sans substance cartésien, c'est-à-dire du sujet qui intéresse à plein la psychanalyse – et le catholicisme, avec sa *kénose*.

Le sujet de l'inconscient est le sujet du désir inconscient : c'est lui qu'on écoute lors de l'expérience de l'analyse. Ce sujet, sur lequel la psychanalyse opère, est le sujet sans attribut aucun. L'erreur serait néanmoins de penser, comme le fait un trop grand nombre de psychanalystes, que seule leur pratique serait à même d'opérer dans ce champ.

Ce que nous démontre en effet, livre après livre, Didier Laroque, c'est que la littérature véritable a la même efficacité que la psychanalyse. Il s'agit de se servir des énoncés afin de parvenir à l'énonciation, dont la rareté est le propre, toujours événementielle, et qui seule fait alors surgir quelque chose qui a trait à la vérité.

Ainsi, que la littérature puisse parvenir à produire à elle seule les mêmes effets que l'expérience analytique se prouve. Le dernier livre de Didier Laroque, *Passage à Trèves, les dernières nuits de Marc-Aurèle*, est l'administration de l'une de ces preuves.

*

Non pas mille et une nuits, mais quarante, qui séparent Marcus de la mort. S'il nous est présenté tout du long les errances de Cassius et de l'ancien gladiateur libérateur

des esclaves, chef de l'armée servile, Duplus, c'est davantage les échanges entre Ariston, le nouveau médecin de l'empereur, et ce dernier – qui nourrira ses dernières réflexions – qui forment le cœur de l'ouvrage. Nous assistons ainsi au déploiement, sous une forme souvent dialogique, d'une pensée ferme et achevée sur l'existence, fruit d'un long apprentissage et d'un mûrissement sans faille.

Ce cinquième roman est tout à fait dans la continuité du travail littéraire de Didier Laroque, puisqu'il s'agit tout du long d'y poursuivre la recherche de l'Absolu. L'enjeu est même de le faire apparaître, à notre époque où son retrait est quasi-total, sous la forme de l'énonciation, à même le langage. L'Absolu n'apparaît en effet que mêlé au verbe.

Est-ce ainsi Marcus – Marc-Aurèle – qui est, à l'extrême pointe de sa vie, en quête du discours parfait ou est-ce Didier Laroque lui-même ? On sent en effet poindre dans l'écriture même de ce dernier une urgence, parfois des plus palpables. Celle-ci ne tient-elle pas au fait que ce dernier, après une carrière d'architecte puis de professeur (où déjà ses travaux sur le temple dorique recelaient la pensée de l'énonciation comme point d'équilibre), la production de nombreux écrits spéculatifs sur la grandeur et le sublime, en vint sur le tard au roman et à la seule forme littéraire ? Comme s'il s'agissait désormais de porter l'énonciation véritable avec la littérature exclusivement, de dire en toute hâte ce qu'il en est du dire même.

« L'acte d'écrire fait arriver l'esprit ». Tel est l'axiome qui sous-tend probablement toute l'entreprise littéraire de Didier Laroque. Le sublime adviendra de l'écriture et dans l'écriture, mais toujours comme le fruit d'une grâce inopinée, incalculable, et qui « ne sera jamais la propriété du bon élève docile ». « La servitude volontaire a, en effet, la liberté spirituelle en horreur ».

Ce n'est qu'à partir du moment où Rimbaud quitte son habit d'écopier brillant, où il est maître des prix scolaires de Latin, pour fuguer et entrer en errance, qu'il rencontrera enfin le sublime.

Didier Laroque mûrit ses phrases comme s'il s'agissait pour chacune d'un vers d'un poème en prose. Et c'est parfois à *Une saison en enfer* que l'on songe. « Et je me suis armé contre la justice. Et je me suis enfui. O sorcières, ô misères, ô haine, c'est à vous que mon trésor a été confié ! ».

Didier Laroque décrit en effet ainsi sa littérature idéale : « Concision tranchante alternée d'un luxe d'images et d'une manière de chant. Intelligence sans retenue. ».

Des exemples ?

« Il remarque la teinte plombée d'un manche de calame. Elle consonne avec la patine brunâtre à l'intérieur du vase ancien qu'il

préfère, avec la couleur du gruau d'orge dont il ne veut pas ; et cet ensemble émeut sa corde personnelle. Marcus reste pantois d'être uni au monde. »

Ou encore :

« La lumière lunaire traverse les fenêtres ; une grêle cingle leurs vitres. Le médecin écoute le pouls irrégulier du malade, pendant que l'empereur s'occupe des complications politiques et administratives d'une province légatoire ; il incline la tête, approuvant de lassitude une mesure recommandée. L'affection de son corps paraît le fatiguer moins que l'exercice du pouvoir. »

Mais aussi :

« Dehors, monté à cheval, le vent glacé comme fer pénétra son manteau ; suggérant de renoncer aujourd'hui au rôle de courrier. Quoiqu'il eût froid et que sa peur du voyage n'eût pas diminué, il ignore le conseil, traversa les terres de son hôte. Un chétif rayon de soleil éclaira ce départ ; les yeux de Titus errèrent du ciel aux champs éloignés, des ronces gelées, cristallisées de givre, aux feuilles mortes – parchemins recroquevillés à l'approche d'une flamme, dont la route avait les couleurs pourprées. Ce spectacle lui plut, diminuant l'appréhension d'un vague péril, dilatant son cœur. Titus se mua en un être sans ressemblance avec le béjaune chevauchant de biais : un homme indépendant, solide et fier.

Sa monture s'emballa, il fit une nouvelle chute. »

Que nous apprend alors Marcus sur le discours parfait ? « Je confonds, il est vrai, la pointe philosophique et l'acmé poétique. Parce que le discours parfait, comme le roman, devrait relever d'un totalisant mélange des genres. La suprême parole que je voudrais former serait tout ensemble impromptue et le terme d'étapes logiques jamais sautées. Ce zénith d'expérience humaine qu'est le sublime, veux-je dire, unirait les opposés : science et nescience, patient progrès et mouvement spontané, parole de communication et parole d'attestation, orgueil et humilité... »

Aussi, le discours parfait propre au sublime serait la relève, sous la forme d'une synthèse pure, de deux courants s'opposant point par point. Non plus une dialectique des contraires où un équilibre instable entre les opposés ne cesserait de résulter des différentes forces en présence, mais l'advenu de l'Absolu lui-même comme synthèse sans reste.

Est-ce que ce discours parfait est un idéal, que l'on ne peut ainsi que rejoindre de manière asymptotique ? Ou est-ce que le sublime peut être réellement ? Peut-il échapper à la durée et surgir par la grâce du langage en son essence ? Il semble bien que, pour Didier Laroque, comme pour Marcus, le sublime puisse être possédé réellement dans une âme et un corps et que l'énoncer soit possible ; il est même loisible de le rendre sensible à l'aune même de l'éternité. « Elle est retrouvée, quoi ? L'éternité. » C'est le sublime mêlé au verbe. Le discours parfait.

Le sublime quoiqu'il en soit s'éprouve : « L'abord du sublime ? C'est selon moi l'atmosphère expectative précédant l'ouragan. La respiration de l'univers se suspend. L'attente croît et s'entend une note élevée d'harmonie, la vérité s'empoigne, les larmes sourdent. Epitomé suraigu du savoir. Je ne serais pas homme si je ne vivais pareille extase. ». Contrairement à ce qu'il en est de l'extase mystique, le ravissement qui prouve qu'on est touché par le sublime peut se dire entièrement – le sublime, néanmoins, ne s'explique pas puisque « aucune cause ne peut expliquer la valeur d'une œuvre ».

L'enjeu est de parvenir à saisir que dans l'énoncé même de Didier Laroque sur le sublime, gît, par la grâce de son énonciation, le sublime lui-même. Le sublime n'est ainsi jamais hors langage, et telle est pour nous la très grande leçon de *Passage à Trèves*. Le langage se révèle en effet à même le roman être à la fois le tout et dire le tout sans reste.

Didier Laroque prend ainsi le contrepied du pessimisme des postmodernes. Ces derniers n'auront eu de cesse de voir le ratage, l'incomplétude, la fêlure partout – Lacan, par exemple, qui pouvait ainsi dire que la vérité ne pouvait être que mi-dite, simplement car les mots manquaient à la dire toute.

La littérature permet pleinement la conjonction de l'énoncé et de l'énonciation : si elle est authentique, elle échappe donc pleinement aux failles du symbolique. Didier Laroque veut que cesse la complaisance épocale à l'échec, et il nous rappelle par son travail que la supposée fin de la métaphysique n'a en fait jamais eu lieu – pas plus que la mort de Dieu.

Nul doute que *Passage à Trèves* est ainsi la monstration en acte du fait que le langage puisse se contenir lui-même comme Absolu ultime. Le verbe touche au divin et cela se matérialise quand le sublime nous touche au moment même où il y aura eu énonciation. Un livre comme ensemble peut donc s'auto-appartenir à la condition stricte qu'il soit non pas une somme simple d'énoncés, mais tout du long le véhicule d'un souffle énonciatif qui touche au divin. Dieu – alors davantage que *logos* – peut tout à fait s'appartenir à lui-même en somme.

L'harmonie du sensible et de l'intelligible, dont le dernier roman de Didier Laroque est sans conteste le véhicule, surgit du recours à une *méthode* énoncée comme telle. Chemin à suivre sévère et rigoureux s'il en est. Résumons celle-ci. Il faut vouloir

rejoindre l'absolu ici et maintenant, avoir à l'esprit que l'infini du premier principe, raison régissant l'univers, est atteignable dans la circonstance malgré la finitude de cette dernière. C'est l'intellect, qui rend possible l'énonciation, qui nous fait participer au monde en nous connectant au premier principe. Cette participation nous transforme, elle est une foi, « organe de connaissance » ; elle appert au sein même de la littérature. L'affranchissement de l'engluement dans la seule matière permet tout à fait de quitter les affres de la finitude, non pas de s'en défaire, mais de les dédaigner. Advient alors de cette connaissance une vérité vraie, qui se signale par une « quiétude enjouée » *indubitable*.

Ainsi, c'est la présence du *logos* en nous-même qui permet l'appréhension de l'harmonie principielle. « M'adoucit l'ineffable beauté de la nature, dès que l'air et la couleur établissent une correspondance entre l'âme du monde et la mienne. » Le salut est dans l'activation maximale du langage, le sublime y rend alors « effable et participable l'ineffable divin ». C'est ainsi d'un degré exceptionnel de sensibilité que se sera levée l'activité spirituelle.

La clé pour être parvenu à un tel déploiement en littérature ? Elle est dans l'humilité comme acte. Elle seule permet en effet d'être celui qui énonce, de se faire « l'invisible organe du langage ». Didier Laroque n'aura eu de cesse d'en appeler à cette humilité véritable, seule capable de nous rendre à même d'écrire de la littérature. C'est ainsi, en filigrane, une voie de salut qui est proposée par Didier Laroque à ses contemporains à travers la voix de Marc-Aurèle. Un appel à un retour au catholicisme premier et authentique en somme.

*

Afin de parvenir à mêler le sensible et l'intelligible, de trouver leur juste point d'équilibre, il fallait parvenir à conjoindre tout du long deux écritures qui ne feraient ainsi plus qu'une. C'est le *dépassement* de l'alternance simple entre des descriptions de la matière du monde, à l'aide de la sonorité même du signifiant, et des propos de métaphysique spéculative des plus abstraites, touchant à l'existence, qui aura permis à Didier Laroque de réussir son pari. Lacan parlait de la *motérialité* du signifiant afin de rappeler qu'un mot était toujours à la fois le porteur d'intelligible et de sensible, matière et idée, réel et symbolique. « Eurythmie. Heureuse balance du sensible et de l'intelligible. L'énonciation a ce prix. », nous aura ainsi dit Marcus.

En effet, ce que nous aura démontré ici Didier Laroque, c'est que c'est par le seul usage du verbe, par l'énonciation, par le juste usage des mots, qu'est possible l'advenu

du sublime. L’Absolu peut alors être présent ici et maintenant, à nos côtés, à tout instant, estampillé dans un livre pour l’éternité.

Pour cette démonstration, ce long *poème conceptuel* en prose qu’est *Passage à Trèves*, nous ne remercierons jamais assez Didier Laroque. Une fois la preuve administrée, c’est en effet un monde nouveau, au sein même du langage, qui s’ouvre à nous ; un monde où l’élargissement aura eu lieu sous nos yeux au sein même de la littérature.

Nicolas Floury, janvier 2026